



## Olivier Culmann : « Je ne suis qu'un matériau pratique à utiliser »

photographie

« The others » (« Les autres ») : tel est le nom de la principale série proposée à EDF Bazacle par Olivier Culmann, photographe depuis 24 ans, membre du collectif Tendance floue et bourlingueur atypique. « Les autres », ce sont des Indiens qu'il a côtoyés à Bombay, où il s'est installé durant près de 3 ans à partir de 2009. Le reporter les a d'abord regardés avec attention, sans précipitation, pour mieux cerner leurs manies, leurs habitudes vestimentaires, la façon dont ils se voient. Et puis, il s'est grîmé et déguisé pour les réinterpréter, avec empathie, sans la moindre ironie. A la manière des studios aux décors un peu kitsch il a enfin réalisé des images très colorées dont certaines ont ensuite donné lieu à des peintures réalisées par un artiste local. Au Bazacle, Olivier Culmann montre aussi son travail au long cours sur les écoles du monde entier, ses téléspectateurs captivés par le petit écran, ses portraits de New-Yorkais sidérés par les ruines des Tours jumelles, etc.

Votre pratique photographique a beaucoup évolué depuis vos débuts...

Mon père était passionné de photographie sans la pratiquer. A la maison, il y avait beaucoup de livres de Cartier-Bresson, Riboud, Koudelka, tous ces grands reporters de Magnum. J'aimais alors l'idée de l'instant décisif. J'avais moi aussi envie de parcourir le monde et d'observer ce qui s'y passe.

Vous avez donc commencé en noir et blanc ?

Oui, avec un 24X36, dans une forme classique, comme c'est le cas de ma série « Les mondes de l'école », réalisée entre 1993 et 1999 avec Mat Jacob. Sur le terrain, je me suis vite rendu compte que ma démarche était subjective, pas journalistique. Et que c'est un leurre que de croire qu'une image montre le monde, résume une situation. Chaque photographe a sa propre interprétation du monde, ses questionnements.

La couleur, vous y venez en 2001, à New York...

Je m'y suis rendu 15 jours après la chute du World Trade Center. Tout le monde photographiait les ruines du 11 septembre. J'ai voulu me décaler de l'événement lui-même. J'ai décidé de photographier les gens scrutant les gravats car leur regard en disait beaucoup plus que l'amas d'acier et de béton. Cette idée de contrechamp, je l'ai prolongée avec ma série « Watching TV » qui réunit des spectateurs du monde entier les yeux fixés sur l'écran.

Comme son nom l'indique, la série « The Others » n'est pas une suite d'autoportraits...

Effectivement. Ces photos ne parlent pas de moi mais de plein de gens que j'ai rencontrés, dont j'ai repris les attitudes, l'apparence. Je ne suis qu'un matériau pratique à utiliser.

Comment trouver la bonne distance, humoristique mais pas moqueuse ?

Avec un projet comme celui-là, si on tombe dans la blague, tout s'écroule. J'utilise la méthode Buster Keaton : je ne souris jamais. L'idée est de représenter des personnalités très différentes et que les visiteurs ne se doutent de rien. Ce n'est qu'ensuite qu'ils se rendent compte (ou pas) que je suis sur toutes les images. J'aime l'idée de cette lecture en 2 temps. Et au-delà toutes les questions sur le rapport à l'image, sur la représentation de soi. Le sujet est essentiel aujourd'hui : il suffit de regarder comment les gens se construisent une identité sur Facebook.

Exposition Olivier Culmann, jusqu'au 28 août à l'espace EDF Bazacle (11, quai Saint-Pierre), Toulouse. Tél.05 62 30 16 00. Gratuit. Lire le très beau livre « The others » d'Olivier Culmann (Editions Xavier Barral, 192 pages, 136 photographies, 39€). Dans le cadre du festival MAP, qui se déroule en juin dans plusieurs lieux et notamment le musée Paul-Dupuy (expositions Stéphane Duroy, Jean-Claude Coutausse...) et au château de Laréole (Gérard Rondeau).

l'essentiel t

« Dans ma jeunesse, j'aimais l'idée de l'instant décisif. Je me suis vite rendu compte que c'est un leurre de croire qu'une image montre le monde. »

titre encadré

texte

La folie du selfie

Dans l'une de ses séries, Olivier Culmann s'intéresse à l'invasion des selfies dans la vie quotidienne. « En 2014, à Séoul, j'ai pu constater l'euphorie liée aux perches à selfies. Cette pratique m'interroge beaucoup. Il y a un basculement dans l'acte photographique : au lieu de regarder les autres, on se regarde soi, comme pour montrer qu'on était là, qu'on existe vraiment. A son retour de colonie de vacances, ma fille m'a montré ses photos. J'étais stupéfait : il n'y avait pratiquement que des selfies. »